

L'absence vécue au village: l'Ici entre l'Ailleurs et l'Autrefois

Essai sur la situation d'Ano Ravenia, village d'Epire

par Colette Piault

*Chargée de Recherche au CNRS-Groupe de Recherches Sociologiques,
Université de Paris X, Nanterre*

Ano Ravenia, un village de montagne comme tant d'autres, un village parmi d'autres, progressivement déserté par sa population la plus active. Situation fréquente en Grèce et pas seulement dans les montagnes d'Epire. C'est bien la banalité ou en d'autres termes l'universalité de la situation qui incite à s'intéresser jusqu'à s'attacher profondément à ce village qui parle et vit plus de l'Ailleurs où sont les absents, de l'Autrefois où ils étaient présents que de l'Ici et du Maintenant, où dans le calme et la sérénité mais aussi avec une certaine nostalgie les habitants continuent à assurer une difficile continuité de l'activité villageoise.

On peut étudier la diaspora hellénique comme un cas particulier de ce phénomène fondamental et général qui entraîne les villageois jeunes et actifs des pays moins développés vers ceux qui le sont plus ou simplement vers les villes, tout particulièrement la capitale, de leur propre pays. On suit alors les cheminements des migrants dans leurs nouveaux lieux de résidence, on procède à des enquêtes, on compte, on classe, on cherche à définir, à établir des typologies et chacun d'entre eux n'est plus qu'une unité se déplaçant de tableaux en tableaux.¹ On peut aussi chercher à retrouver dans ces villages désertés les traces d'une vie disparue. On tente alors de reconstituer les systèmes sociaux et familiaux autrefois en activité, traquant les vestiges du passé aux recoins des mémoires villageoises encore présentes. On constate aussi que plus rien ne fonctionne comme avant mais l'intérêt se porte principalement sur ce qui fut dont la cohérence rassure.²

1. En ce qui concerne la Grèce, de nombreux géographes et sociologues ont travaillé dans cette perspective (cf. bibliographie).

2. Sur le problème de la dépopulation, un certain nombre d'anthropologues ont fait des travaux monographiques, souvent descriptifs mais toujours intéressants (cf. bibliographie).

Mais quiconque a vécu quelque temps dans un de ces villages n'a pu manquer de sentir la présence insidieuse et à long terme meurtrière de la diaspora. Un village déserté ce n'est pas seulement un village dont la population et l'activité se sont réduites. C'est un village autre. S'il jouissait d'une certaine indépendance économique, celle-ci deviendra d'abord relative, on parlera encore d'auto-subsistance mais elle ne sera qu'apparente et quand le vide aura atteint un certain seuil, le village ne pourra plus que se souvenir de l'Autrefois et vivre de l'Ailleurs.

On peut—et il faut bien entendu—mesurer l'ampleur du vide et ses effets les plus apparents en analysant toutes les données disponibles mais seule une approche sensible voire affective nous paraît pouvoir réellement rendre compte de ce qui se passe. Regarder, sentir, écouter au long des années le village devenir autre, permet seul de cerner l'Ailleurs et l'Autrefois dans l'Ici et le Maintenant. Car l'Ailleurs est inscrit partout, dans le vide de l'espace bâti, dans les modifications structurelles de la population, dans les transformations de l'espace cultivé, dans les évolutions de la production mais aussi dans les structures municipales et sociales, et enfin dans les relations familiales et la conception du bonheur individuel. Modèle devenu dominant, rien ne lui échappe, tout ce qui est essentiel lui est subordonné. On le vit quotidiennement, à moins que l'on n'en mesure doucement.

La situation géographique du village, son insertion dans l'histoire récente peuvent expliquer une certaine insécurité qui, renforcée par l'influence d'autres facteurs³ favorisera son démantèlement.

3. Notamment l'absence d'une politique économique agricole valorisant les produits de la terre.

Fondé par le regroupement de populations venues de trois hameaux, le village pourrait avoir existé depuis plus de 500 ans.⁴ La mémoire villageoise se contente de remonter à 300 ans et précise que les plus anciennes familles —dont on peut encore trouver des descendants au village—étaient au nombre de sept.

Pendant l'occupation turque, on dit que grâce à l'influence de commerçants du Zagori établis à Constantinople, Ali Pacha, vers la fin du XVIII^e siècle ne parvint pas à mettre le village directement sous sa dépendance.⁵ Ce qui n'empêchait pas les occupants de venir de temps à autre faire des ponctions de vivres et de bétail, bien que la relative pauvreté d'Ano Ravenia lui assurât une certaine tranquillité.

Situé à 40 kms de l'actuelle frontière albanaise, le village a vécu toutes les péripéties du déplacement de cette frontière. Ainsi on trouve à Ano Ravenia plusieurs villageois nés en Epire du Nord et des familles disloquées dont certains membres sont restés bloqués après 1920 dans la région devenue le Sud de l'Albanie.

De plus, le village n'a quitté l'occupation turque, en 1913, que pour subir en 1917 et jusqu'en octobre 1918 l'occupation italienne associée à la famine et aux travaux forcés. Ce n'est qu'en 1920 que le village commença à avoir une vie un tant soit peu autonome et que l'on put procéder aux premières élections municipales. Pendant vingt ans environ, Ano Ravenia vécut alors ce que l'on pourrait appeler une vie normale, avec environ 450 habitants. C'est probablement à cette époque que se réfèrent les Raveniotes les plus âgés quand ils évoquent un autrefois florissant, une sorte d'âge d'or où la terre produisait de tout en quantité suffisante, où la douceur du vin rendait la vie quotidienne bonne à vivre: «Toute la plaine que vous voyez était pleine de vignes. Ici, dans notre village, on faisait chaque année 350.000 ocques de raisin.⁶ Nous avions le meilleur vin et aussi du raki».

Cette tranquillité fut de courte durée car survint la deuxième guerre mondiale. En octobre 1940, Mussolini ordonne à ses troupes de franchir la frontière qui sépare l'Albanie de la Grèce. Mais dès la fin du mois d'octobre, les Italiens sont repoussés et c'est à Kalpaki, situé à 5 kms d'Ano Ravenia, que se situe ce fait d'armes considéré comme un des plus glorieux de l'histoire grecque des 40 dernières années. Cette accalmie fut encore brève puisqu'après l'effondrement de la Yougoslavie, les Allemands envahissent et occupent la Grèce dont par la suite ils se partagent le territoire avec les Italiens et les Bulgares. Ano Ravenia est à nouveau fréquenté—sinon à proprement parler occupé—par les Italiens. De nombreux faits—sabotages, dénonciations,

actes de violence—ont jalonné cette période marquée localement par les accrochages entre partisans d'une part⁷ et Allemands ou Italiens, de l'autre.

Dès 1940 sur les conseils de l'armée, les villageois d'Ano Ravenia (et des villages voisins) s'étaient repliés vers l'intérieur du département de Ioannina et vers les villes en particulier. Revenus au village après le départ des Allemands à l'automne 1944, les Raveniotes ont retrouvé pendant deux brèves années une vie à peu près normale. Ils étaient à ce moment là entre 520 et 530, selon Tsolakis.⁸ En 1947, la guerre civile pousse à nouveau les villageois à quitter le village et cette fois-ci pour beaucoup d'entre eux, ce sera définitif. Une dizaine d'entre eux sont ainsi partis vers l'Est, en Tchécoslovaquie, à Tashkent. Certains sont revenus laissant derrière eux des enfants adultes chez qui à l'âge de la retraite il leur arrive d'aller en visite ou même de s'installer définitivement. Il n'est donc pas rare d'entendre parler de branches entières fixées en URSS (Tashkent), en Bulgarie, en Tchécoslovaquie et pour d'autres raisons en Albanie. D'autres Raveniotes plus nombreux sont partis vers Athènes et l'étranger, les Etats-Unis, le Canada.

Cette période de l'histoire grecque récente (même aussi schématiquement présentée) telle qu'elle a pu être vécue dans cette région ne peut qu'avoir fortement marqué la vie d'Ano Ravenia et provoqué de multiples déplacements. Ainsi occupations successives et guerre civile ont déjà incité les Raveniotes à la mobilité, le village ne pouvant être considéré comme un lieu de refuge, un abri. Les villageois ont appris à partir, vers l'Ailleurs et le vide a commencé à s'installer.

Vers 1868, le village comportait 80 maisons et 400 habitants.⁹ Si un siècle plus tard le nombre de maisons n'a guère varié, les habitants eux, sont moins de la moitié¹⁰ et la composition de la population s'est diversifiée. Aux descendants des premières familles sont venus s'ajouter dès le début du siècle des nomades éleveurs en voie de sédentarisation, Valaques d'abord puis Saracatsans.¹¹ Mais c'est surtout après la guerre civile, qui avait dispersé de nombreuses familles Raveniotes, que les Valaques et les Saracatsans trouvant des maisons à acheter ou à louer et des pâturages disponibles se sont installés. Certains villages ont refusé d'accueillir ces éleveurs nomades et ont de ce fait vu leur population décroître plus rapidement tandis

7. Organisés dès le début de l'année 1942 en 2 branches, l'EAM (gauche) et l'EDES (droite).

8. Cf. bibliographie. Ce chiffre paraît un peu excessif.

9. 170 habitants en 1978.

10. Ἰωάννης Λαμπρίδης, *op. cit.*

11. Il n'est pas possible de s'étendre sur l'origine de ces deux groupes auxquels de nombreuses références sont consacrées dans la littérature. Précisons seulement que par Valaques, on désigne dans la région Ouest de l'Epire les Arvanito-Valaques (et non les Koutsovalaques), cf. bibliographie: Wace & Thompson. Sur les Saracatsans, cf. bibliographie: Kavadias, Campbell.

4. Ἰωάννης Λαμπρίδης, «Ἡπειρωτικὰ Μελετήματα», Ζαγοριακά, ἄρ. 8.

5. Pouqueville défend une thèse différente selon laquelle trois villages dont Ano Ravenia étaient la propriété du Pacha.

6. 1 ocque = 1,200 kg environ.

qu'Ano Ravenia a pu se maintenir vivant plus longtemps grâce à leur présence.¹² A quelques rares exceptions près, parce que c'est là qu'ils ont trouvé des maisons à acheter, les Valaques et les Saracatsans¹³ résident presque exclusivement dans la partie Est du village au voisinage cependant de quelques unes des plus anciennes familles raveniotes. Cet habitat groupé n'est qu'un fait du hasard mais il favorise le maintien de certaines particularités.

Les relations sociales et économiques entre les trois groupes ne sont pas simples bien qu'en apparence—et même dans une certaine mesure en réalité—il y ait une cohésion villageoise. Tandis que les Saracatsans venus en familles groupées autour d'un couple parental jouissaient d'une indépendance et d'une certaine aisance économique, les Valaques eux, ont souvent été les bergers des troupeaux des autochtones avant de devenir éleveurs eux-mêmes. Cette situation a laissé quelques traces sous la forme d'un léger mépris à leur égard que l'on atténue rapidement dans la conversation par des formules telles que «... mais nous sommes tous pareils».

Groupés dans l'espace, pouvant—en ce qui concerne les Valaques qui sont les plus nombreux—communiquer entre eux avec une langue propre à laquelle les autochtones n'ont pas accès, sentant quelquefois qu'on les considère comme différents, ces anciens nomades n'ont pas non plus la même relation au village et leurs comportements face à la migration sont différents.¹⁴ En 1974, on pouvait prévoir que la population valaque un peu moins nombreuse mais plus jeune risquait à moyen terme de dominer le village. En 1978, on constate que la diminution de la population concerne presque exclusivement les groupes valaque et saracatsan, tandis que le groupe autochtone s'est maintenu grâce au retour des retraités tout en accusant un certain vieillissement.¹⁵

Ainsi tandis que pour les autochtones Ano Ravenia continue à être un lieu d'enracinement, pour les

groupes anciennement nomades, il semble qu'il ne soit encore qu'un lieu de transit. Venus d'ailleurs quelques décennies plus tôt ils se sont installés dans des maisons trouvées inoccupées, ils ont pu faire paître leurs troupeaux dans les terrains communaux ou sur des pâturages disponibles en location après le départ de leurs propriétaires. Arrivés jeunes, il y a une trentaine d'années, s'ils ont comme les autochtones, et quelquefois plus résolument encore, emprunté les chemins de la migration, il est encore trop tôt pour qu'on les voit revenir en retraités. Toujours est-il que le village pourtant propice à l'élevage, activité qui leur était spécifique, avec son histoire bouleversée et sa population en fuite, soumis à une politique économique peu favorable n'a pu leur offrir que sa précarité.

Pourtant cette précarité n'est pas immédiatement visible. On la découvre peu à peu. Ce que l'on voit d'abord en arrivant par la route sablonneuse qui grimpe en s'enfonçant vers l'intérieur du Pogoni, c'est un village robuste aux maisons en pierres couvertes de tuiles qui bâti sur le roc¹⁶ à flanc de colline domine une vaste plaine fertile et verdoyante jusqu'au milieu de l'été.¹⁷

Tourné vers le Sud, centré sur un bâtiment scolaire imposant construit à la fin du XIX^e siècle, le village s'étale sur une longueur de près d'1 km. Au-dessus des dernières maisons, on peut voir l'église d'Aghios Nikolaos dont la construction avait été rendue nécessaire par l'importance de la population et qui maintenant désaffectée n'est plus ouverte qu'une fois par an lors de la fête patronale.¹⁸ Vu ainsi de la route, il est probable que le village n'a guère changé depuis une centaine d'années car de loin ruines et maisons habitées se confondent.

A environ 1 km de la première maison du village, en avant poste, un peu à l'écart de la route, se trouve le cimetière avec sa chapelle et son ossuaire. Le village n'a plus les moyens de l'entretenir et on ne peut pour autant y faire paître les moutons, alors au printemps les tombes disparaissent sous la végétation. Suivant toujours la route, apparaît ensuite l'église actuelle qui avec son iconostase richement sculpté, témoigne d'une prospérité enfuie.¹⁹ Sur l'autre côté de la route, se dresse le monument aux morts petit obélisque sans prétention, envahi par les herbes hautes, entouré d'une grille dont la porte ne se ferme qu'en grinçant.

C'est à cet endroit entre l'église, le monument aux morts et la route qui poursuit son tracé vers d'autres villages, que s'arrête chaque jour l'autocar qui relie les

12. Tsolakis précise qu'avant la 2^eme guerre mondiale le village comptait 125 familles, la plupart étant autochtones (c'est-à-dire ni d'origine valaque ni d'origine saracatsan), tandis qu'après la guerre il n'en restait plus que 75 dont 40 autochtones et 35 «émigrants» pratiquant l'élevage (Τὰ Ἄνω Παβέβια, p. 35).

13. C'est leur installation qui explique les caractéristiques de l'évolution démographique entre les années 1952 et 1961 (cf. Annexe Tableau I).

14. Comparer sur ce point les tableaux III, IV et V. Quelques remarques: a) Le groupe autochtone s'est maintenu (99 personnes) mais les plus de 65 ans ont augmenté de 10%. b) Le groupe valaque a lui aussi vieilli passant pour les +de 65 ans de 9% à 20%. Ceux qui sont partis étaient les plus jeunes. c) La population active est partie inégalement selon les groupes (9% des autochtones, 18% des valaques, 20% des saracatsans). Chez les autochtones, ces départs ont été compensés par le retour de quelques couples de retraités.

15. Globalement on peut observer un important vieillissement des habitants: les plus de 65 ans qui représentaient 17% de la population totale en 1974 atteignent près de 30% en 1978.

16. Le village est situé à 40 kms au Nord Ouest de Ioannina, un peu à l'écart de la route qui relie Ioannina à Konitsa, à 600 m. d'altitude.

17. D'environ 200 hectares, partiellement inondée au printemps d'où sa fertilité.

18. Fête patronale annuelle.

19. Eglise de «l'Endormissement de la Vierge», construite en 1816.

villages proches du Pogoni à la ville de Ioannina: l'isolement que l'on peut ressentir au village n'est donc pas physique.²⁰

Enfin, de ce carrefour on pénètre dans le village en empruntant la rue principale, laissant derrière soi la plaine et sa végétation. Le roc est partout présent même si des efforts ont été accomplis pour paver ou plus récemment cimenter des tronçons de rues afin de faciliter l'accès des véhicules automobiles. Toutes les rues et les ruelles se courbent et se tordent pour s'adapter au mieux aux formes de la colline comme à la Juret de la pierre. L'histoire du village et de la désertion qui l'a affecté et continue de l'affecter aussi bien que l'importance du vide qui s'est installé peu à peu, sont imprimées dans l'espace bâti. Tout au long des ruelles les maisons habitées, entretenues succèdent à celles qui soigneusement fermées, inoccupées pendant la plus grande partie de l'année, attendent que leurs propriétaires reviennent les ouvrir pendant quelques jours au moment des fêtes ou pendant l'été. D'autres encore définitivement closes, gardent le souvenir d'une famille partie pour ne plus jamais revenir. Enfin, certaines ne sont plus que des ruines souvent fort imposantes.²¹ Ainsi les villageois d'aujourd'hui cheminent quotidiennement à travers leur passé dans un village devenu trop étendu, que leur présence ne suffit pas à rendre vivant. Nombreuses sont aussi les maisons devenues trop vastes.²² Entre les maisons et les ruines, derrière des murs de pierre souvent largement entamés, des espaces mi-jardins mi-terrains vagues étalent une végétation sauvage d'herbes folles, d'arbustes poussés librement et de fleurs éclatantes au printemps où en compagnie des poules paissent quelques ânes.

Pour faire face à sa dispersion dans le village, la population vit en quartiers. Si la délimitation des quartiers est claire pour tous, leur dénomination n'est souvent connue que des plus anciens habitants. Certains quartiers sont désignés par le nom de la famille qui y est établie ou qui y fut établie dans le passé, et le nom, comme les pierres, survit à l'absence.

Les relations de voisinage surtout pour les femmes plus liées à leur maison, sont très importantes. Fondées le plus souvent sur la solidarité et la communication,

20. C'est plutôt la disparité des niveaux de vie urbain et villageois qui tend à marginaliser le village. Par exemple, le prix d'un billet aller-retour pour Ioannina correspond à 10% du montant de la retraite agricole mensuelle.

21. Ce sont en effet les familles les plus aisées, dont les enfants ont pu bénéficier d'une bonne instruction qui furent les premières à quitter le village. N'ayant pas de besoins économiques pressants, souvent aussi pour des raisons d'indivision, elles n'ont pas toujours cherché à vendre ces maisons familiales aux nouveaux arrivants, Valaques et Saracatsans. Aussi trouve-t-on parmi les ruines les plus belles maisons. Peut-être aussi leur robustesse leur a-t-elle permis de mieux résister aux assauts du temps et à l'abandon.

22. Voir sur ce point le tableau V, montrant l'évolution en 3 ans du nombre d'habitants par foyer.

elles se superposent quelquefois à des relations familiales mais souvent aussi les remplacent. Si la dimension du village oblige les habitants à vivre en quartiers souvent séparés, par des espaces construits mais vides, il n'en existe pas moins un centre où, assez proches les uns des autres se trouvent les trois cafés, le bureau municipal étant installé dans la même maison que l'un d'entre eux. C'est dans ce café que sonnait jusqu'en 1979 l'unique téléphone, c'est là aussi que sous un auvent d'où l'on peut à la fois dominer la plaine et guetter la route, le facteur passe trois fois par semaine distribuer courrier et retraites, emporter les lettres du village vers l'Aïleurs. Ce moment de contact avec le facteur est un moment important de la vie du village, d'une rare densité. C'est à travers les lettres que l'on ressent joies et peines, c'est à travers elles que l'on apprend les succès, les échecs et les menus faits de la vie quotidienne de proches qui sont si loin dans l'espace. Il n'est pas rare de voir des villageois attendre, leur lettre à expédier à la main, pendant plus d'une heure l'arrivée du facteur. On scrute la route, on le guette et dans cette attente on perçoit une certaine tension. Quand toutes les lettres sont distribuées, on ressent une sorte de déception silencieuse, parce qu'on n'a pas reçu la lettre qu'on attendait, parce que peut être aussi les nouvelles reçues ne sont pas celles que l'on espérait mais plus encore parce que ce moment privilégié de communication avec les absents étant terminé, le village ne peut que se replier sur sa propre vie. Chacun retourne à ses besoins quotidiennes. Il n'y a plus de tension, mais l'attente continue.

Les processus qui ont entraîné peu à peu Ano Ravenia à perdre sa substance même doivent être examinés dans le cadre de l'ensemble national.

Le développement économique capitaliste qui s'est installé en Grèce a entraîné la marginalisation de nombreuses régions considérées comme peu ou non rentables. Les investisseurs, qu'ils soient grecs ou étrangers, ont cherché un profit important et rapide que seule l'industrie et certains secteurs en particulier (chimie, chantiers navals, aluminium) pouvait leur apporter. Si des régions de plaine comme la Thessalie ont pu être rentabilisées grâce à une certaine mécanisation, des régions à l'économie plus précaire, comme l'Épire où se pratiquent l'élevage et une petite agriculture de montagne, ont été le plus souvent ignorées des décideurs.²³ Au fur et à mesure que la croissance économique a attiré vers les villes—centres industriels et lieux d'implantation du tertiaire—, une population rurale désireuse d'élever son niveau de vie, des régions entières se sont vues marginalisées par la dévalorisation des produits agricoles face aux produits industriels et la pression exercée par l'augmentation du coût de la vie, effet du développement capitaliste. Ainsi ce que l'on a pu appeler «développement» n'a significatif pour certaines régions

23. Cf. bibliographie: Mouzélis, Vergopoulos.

que le «développement» d'un certain «sous développement» qui a poussé les habitants vers l'Ailleurs.

Tandis que la capitale avec son agglomération devenait tentaculaire, des régions entières se vidaient de leur peuplement. Face à cette situation, le village se trouvait dépendant d'une politique qu'il n'avait pas choisie, sur laquelle il n'avait aucun moyen de pression.²⁴ Ainsi s'est amorcée une première étape dans la décadence.

C'est plus l'absence de confiance dans la campagne que la certitude de l'enrichissement ailleurs, qui a provoqué les premiers départs. Pour s'assurer une survie décente, pour permettre à ses enfants d'étudier et d'apprendre un métier il fallait partir.²⁵ Puis—on l'a souvent constaté—une fois le mouvement d'exode enclenché, même si une crise économique rend les conditions d'embauche plus incertaines, en ville ou à l'étranger, même si de ce fait les possibilités de vie au village paraissent moins inégales, il est difficile de choisir de rester.²⁶ L'Ailleurs apparaît d'abord comme le seul espoir de vivre décentement ou mieux, puis il attire, aspire et ne laisse finalement revenir que les vieux qui avec le montant exigé de leur retraite ne se sentent à l'aise matériellement et psychologiquement que dans leur village natal, resté en marge de l'enrichissement et d'un certain modernisme qui marquent la ville et ses habitants.

Ainsi le village apparaît-il comme une ombre de la ville,²⁷ visible uniquement de jour, par beau temps et dont la forme se modifie selon l'heure et la position du soleil.

Absence de confiance dans le village, marginalisation par la dévalorisation de ses produits, fuite de plus en plus accélérée de la population active, et le processus de régression s'installe. Avec la diminution de la densité du village grecques encore 20%, le 10% restant se répartissant entre d'autres villages épitotes, les pays de l'Est et d'autres pays étrangers. Ces données n'

24. Il ne faut pas oublier que les Grecs ont été fort peu souvent invités à se rendre aux urnes au cours des cinquante dernières années. De plus, les centres de décision économique sont en partie à l'étranger.

25. Une analyse de 326 départs ayant eu lieu entre 1940 et 1976, et concernant un nombre égal de femmes et d'hommes, montre que:

a) un peu plus de la moitié de la population est partie entre 16 et 30 ans, environ 20% avant 16 ans et 10% entre 31 et 45 ans.

b) Hommes et femmes partent sensiblement aux mêmes âges, mais tandis que le motif professionnel (études, travail) est à l'origine des départs masculins, la femme, elle, part en fonction de son rôle familial: ou bien petite fille avec ses parents (ceci est commun aux petits garçons), ou bien jeune fille, à l'occasion de son mariage, ou bien épouse, pour suivre son mari.

c) Les lieux d'immigration sont peu diversifiés: 50% à Athènes, un peu moins de 20% en Allemagne, Salonique, Ioannina et l'ensemble des autres villes grecques encore 20%, le 10% restant se répartissant entre d'autres villages épitotes, les pays de l'Est et d'autres pays étrangers. Ces données n'ont pas de valeur statistique: elles ne sont qu'indicatives et ont été fournies par des informateurs à partir de noms relevés sur le registre d'Etat civil.

26. Par ailleurs, les départs ont tant modifié les structures économiques et sociales du village qu'un retour avant l'âge de la retraite paraît difficile, voire exclu. De plus, le taux de retraite pour un métier urbain est cinq à six fois plus élevé que celui de la retraite agricole. Il ne peut donc être question de revenir à Ano Ravenia avant d'avoir atteint 65 ans.

27. Ville, centre de décision, d'attraction où se créent les modèles de consommation qui peu à peu investissent le village.

peuplement, diminue aussi la force de travail et le village est contraint de modifier son profil économique. Ano Ravenia vivait d'une petite agriculture (céréales, légumes secs), à la fois de subsistance et de petit rapport, et surtout de l'élevage. La plaine fertile qui s'étend aux pieds du village et à laquelle il doit sans doute son implantation permettait des cultures assez diversifiées. Par ailleurs, les terres, communales ou privées, qui s'étendent aux alentours jusqu'aux confins des villages voisins permettaient de faire paître d'importants troupeaux de moutons sous la garde de bergers, Valaques en général.²⁸ Tandis que certains Valaques parvenaient à s'installer comme éleveurs, la plupart se laissaient entraîner par le flux des départs, notamment vers l'Allemagne Occidentale. Les bergers sont devenus rares, voire introuvables et sans berger il n'était plus possible de faire paître de grands troupeaux sur des pâtures éloignées. Les autochtones qui sont restés ont donc réduit leurs troupeaux et cherché à les faire paître près du village dans des pâtures closes où une surveillance constante n'était pas nécessaire.²⁹

La première conséquence a été un rétrécissement spatial qui a entraîné une compétition pour les terres les plus proches et les meilleures. La vocation des terres s'est également modifiée; céréales et légumes secs ont cédé la place aux plantes fourragères, au trèfle, aux pâtures,³⁰ nécessaires à l'élevage. L'absence de main d'œuvre a affecté aussi la richesse et la qualité du verger. Si les arbres sont toujours là³¹ leurs fruits sont moins nombreux et surtout par manque de soins d'une médiocre qualité. Les poires ramassées font le régal des ânes, tandis que celles que l'on mange s'achètent le plus souvent chez l'épicier. Les arbres semblent utiles pour garder au paysage sa diversité, retenir la fraîcheur et permettre aux animaux qui paissent aux alentours de se protéger de l'éclat du soleil.

Quant à la vigne,³² dont les villageois ne parlent qu'avec une grande tristesse, atteinte par le phylloxéra entre les années 50 et 55, l'absence de main d'œuvre empêche de la replanter puis de la soigner. Il n'est pas possible d'en réduire simplement l'étendue et d'en traiter une partie, les risques de contagion de la nouvelle plantation par les maladies dont l'ancienne est victime ne peuvent être ignorés. Ainsi depuis 1970, on ne fait plus de vin et le regret de ne plus boire son propre vin est profond. Le

28. Les éleveurs ne pratiquaient pas la transhumance lointaine. Simplement l'été les troupeaux paissaient plus haut et y restaient et les éleveurs descendaient à tour de rôle le lait chaque jour ou faisaient du fromage sur place.

29. La phase de réduction qui suit celle-ci consiste à élever à l'intérieur des étables des agneaux sevrés, achetés à 4 mois et revendus à 10 mois environ. Ceci pour supprimer la contrainte de la pâture et de la traite bi-quotidienne.

30. Cf. Tableaux VI et VII. Un stremma = 1/10° d' hectare.

31. Cf. Tableau VIII.

32. Cf. Tableau IX.

seul raisin que l'on puisse encore trouver est celui qui pousse sur les terrasses, devant les maisons, pour assurer un peu d'ombre aux habitants. Certains continuent à faire leur vin avec du raisin acheté³³ et conservent ainsi l'impression de boire un vin du crû.

Le tabac n'a fait qu'une très brève apparition. Introduit en 1950, on a cessé de le cultiver dès 1955-56, le village ne pouvant se défendre face aux prix trop bas proposés par les commerçants de Ioannina. Le potager aussi est en nette diminution.³⁴ L'absence d'eau au village, la nécessité d'aller la puiser à plus d'un km en cheminant au rythme de l'âne, si l'on n'a pas de citerne dans la maison, rend l'arrosage des légumes impraticable. Ceux qui poussent sont rares et doivent leur existence à la pluie. Ceux que l'on consomme sont le plus souvent achetés à des commerçants ambulants qui passent avec leur âne et leur balance à fléau offrant, selon la saison, haricots, tomates, aubergines, courgettes qui poussent dans des terres proches plus favorisées par l'eau, notamment dans la vallée du fleuve Voidomatis où l'été on trouve aussi de beaux fruits. S'il n'y a pas d'eau au village, ce n'est pas une fatalité. En fait, l'eau est là, elle a été amenée jusqu'à un vaste réservoir situé au-dessus du village, mais la poursuite des travaux qui, compte tenu de la pauvreté des villageois, ne peut être financée que par l'Etat, n'apparaît probablement pas très urgente au fur et à mesure que le village se vide. Au cours de l'été 1978, les ruelles ont été défoncées pour passer les canalisations mais au printemps 1979 on ne sait toujours pas quand précisément les travaux reprendront, quand enfin, aux frais des habitants, l'eau parviendra jusque dans les maisons. En attendant, l'absence d'eau décourage les villageois et leur départ n'encourage guère les autorités à procéder aux derniers travaux d'adduction. Ainsi le départ des uns a un effet déterminant sur le mode de vie des autres et l'évolution de la vie quotidienne villageoise ne peut être indépendante de celle de la migration.

De même la diminution de la force de travail entraînée par la dépopulation a fortement abaissé la production agricole qui n'assure même plus les besoins alimentaires des villageois. Un village qui se dépeuple ne produit pas la même chose en quantité réduite. Ce sont des cultures entières qui disparaissent. A propos de petits villages de montagne comme Ano Ravenia on parle souvent d'économie fermée, de type autarcique, rien n'est moins juste. Certes, le village peut survivre en cas de grand bouleversement grâce à l'élevage mais pour avoir une alimentation équilibrée il a besoin de nombreux apports extérieurs.

Une nouvelle dépendance se crée qui, celle-ci entraîne tristesse et appauvrissement. Acheter ce que l'on pourrait produire sur place est ressenti comme une

déchéance tant le fait de consommer ses propres produits est une valeur profonde en milieu rural. De plus, les aliments achetés sont généralement plus chers et considérés par les villageois comme moins savoureux. Le niveau de vie villageois ne permet pas toujours de les acheter, alors on s'en passe.

On peut dire en empruntant un raccourci que le village en se dépeuplant tend à se nourrir moins bien et que son alimentation lui coûte plus cher.³⁵

C'est encore la présence des animaux qui maintient une certaine vie. Les animaux de trait, chevaux, ânes et mulets qui assurent le transport du fourrage, de l'eau, du bois, sont nécessaires à la vie quotidienne et si leur nombre a diminué en fonction des habitants, rares sont les foyers qui n'en ont pas conservé au moins un pour les aider. Les chèvres également que l'on confie quotidiennement à un chevrier qui les emmène paître collectivement sont très présentes au village. Elles assurent aux vieux une alimentation minimum grâce à leur lait et aux quelques chevreaux qu'elles mettent bas chaque année. Elles sont réellement un moyen d'auto-subsistance mais n'offrent guère de rapport.³⁶

Quant aux vaches, elles ont peu à peu disparu pour des raisons directement liées à la désertion. D'une part, l'absence de vacher obligeait les propriétaires à assurer la garde à tour de rôle, ce qui devenait de plus en plus fréquent au fur et à mesure que le nombre de vaches diminuait. Mais fait plus grave, l'augmentation du prix des terres proches du village et la compétition qui s'établit entre les éleveurs pour en disposer créa une situation difficile pour les vaches. La propriété devenait une réalité et il devint interdit aux vaches de paître librement sur les terres une fois la récolte ramassée. S'il fallait louer des terres pour sa vache,³⁷ la rentabilité du veau annuel n'était plus évidente. Et ainsi peu à peu les vaches aussi s'en sont allées. Restent les moutons car Ano Ravenia est surtout traditionnellement un lieu d'élevage ovin.

Le nombre de moutons a aussi beaucoup diminué, car si on se souvient de 5 à 6.000 moutons à l'époque la plus florissante, il n'en restait qu'environ 2.500 en 1974. Les éleveurs autochtones sont partis pour la plupart et ceux qui sont restés ont considérablement réduit leur

35. Notamment les vieux ne peuvent plus guère manger de viande. A Pâques 1979, l'agneau sur pied était vendu au village 80 drachmes (10 F) le kilo et la viande de ce même agneau acheté le lendemain chez l'épicier-boucher coûtait 210 drachmes tandis qu'il était vendu 250 drachmes à Athènes. Les éleveurs ont rôti leur agneau pascal mais pour les vieux, acheter un petit morceau d'agneau pour Pâques était disproportionné avec leur revenu et notamment avec le montant de la retraite agricole (800 drachmes par mois). Ainsi certains se plaignent de manger moins de viande qu'autrefois.

36. Il n'y a guère que trois troupeaux de chèvres dépassant 50 têtes. Cf. Tableau XIII.

37. Les familles avaient généralement une vache, deux tout au plus.

33. Qui ne coûte que 3 ou 4 drachmes le kilo en pleine saison.

34. 22 stremmata lui étaient consacrés en 1975, plus que 8 en 1976.

troupeau.³⁸ Les seuls troupeaux importants sont ceux que les anciens nomades, Valaques et Saracatsans, mènent en famille,³⁹ ce qui leur permet de résoudre le problème de bergers. Cependant même cet élevage qui vise la rentabilité et non pas seulement l'appoint ou la subsistance est en voie d'extinction. Car, les éleveurs ne travaillent que pour donner une éducation puis un métier à leurs enfants tout en cherchant à accumuler quelques biens qu'ils investiront dans l'immobilier urbain afin de s'assurer une rente pour leurs vieux jours.⁴⁰ Ils ne cherchent pas à transmettre le troupeau comme un patrimoine à leurs enfants. Ils les poussent à partir, à trouver un métier salarié, urbain. Ils ne font pas confiance au village et seule la ville, en Grèce ou à l'étranger, leur paraît pouvoir apporter la richesse ou au moins modifier leur niveau économique.

Ainsi même l'élevage, seule activité économique qui soit un tant soit peu rentable, a un caractère éminemment provisoire. Pour ces nomades sédentarisés, Ano Ravenia, n'est qu'une étape sur le chemin qui descend de la montagne vers la ville. Ils pratiquent l'élevage car c'est l'activité dans laquelle ils sont le plus compétents mais nombreux sont ceux qui ont vendu leurs moutons pour prendre le chemin des usines germaniques.

Tant que leur âge le leur permet, il semble que tous les habitants puissent être candidats au départ et les éleveurs ne font pas exception. Ainsi ce que l'on voit d'abord, une vaste plaine fertile de plantes fourragères et de pâtures, rythmée par les arbres fruitiers, ce que l'on soupçonne ensuite, l'élevage et une petite agriculture de subsistance, cachent en fait une économie réduite, fragile et incertaine principalement dépendante de l'extérieur⁴¹ et très provisoire. D'une année à l'autre, on peut voir des chefs de famille qui après s'être installés, grâce à un prêt de la banque, avoir construit des étables et acheté des brebis⁴² «lèvent le camp» en quelque sorte et partent en ville avec toute leur famille.

C'est dans ce sens que l'on peut dire que le village n'est qu'une ombre de la ville. Il suffit que quelques parents devenus citadins fassent savoir au village qu'il y a des possibilités de travail à Athènes pour que des villageois ferment leur maison et partent. La réciproque n'est pas concevable. Aucun éleveur ne proposerait à son fils travaillant en ville de revenir pour, avec leurs forces réunies, augmenter le troupeau. Il n'oserait

même pas le faire persuadé qu'il est lui-même de la situation dominante de la ville par rapport au village.

L'activité économique se situe donc, dans la précarité et le provisoire. La gestion municipale et la vie politique se sont également transformées. En 1974, un secrétaire de mairie rémunéré par la municipalité, assurait les écritures et suivait régulièrement les affaires villageoises. Décédé en 1975, il n'a pas été remplacé. Il était difficile de trouver quelqu'un de compétent et de plus, supprimer ce poste permettait de faire quelques économies sur le budget municipal. Quant à la charge de Président, échangée pendant 26 ans entre 3 personnes (2 cousins et un autre villageois), après le départ d'un des cousins et la démission volontaire de l'autre qui ne se présenta pas aux élections de 1975 pour raisons de santé, elle fut reprise par le troisième candidat. De nombreux habitants critiquent leur Président et lui reprochent son manque d'intérêt pour les affaires communales et son absence d'initiative dans le règlement du problème de l'eau. Pourtant aux élections de 1978, c'est lui qui garda la Présidence par manque de candidat compétent représentant le même courant politique.⁴³ Ainsi par absence d'alternative la vie municipale—et notamment l'élection—perd son enjeu. Le Président n'est pas le meilleur possible, il est le seul possible. A cette réduction des choix, s'ajoute une autre forme de dépendance communale. Les absents sont restés nombreux inscrits sur les registres municipaux et de ce fait votent encore au village pour toutes les élections; leurs voix peuvent modifier les tendances de façon non négligeable.⁴⁴

C'est également à ceux qui sont partis, et à la Fraternité qu'ils ont formé à Athènes et dans d'autres villes pour venir en aide au village, que l'on s'adressera pour obtenir quelques aménagements. Face aux pouvoirs publics, le village se sent peu de chose, il ne se fait pas confiance à lui-même. C'est de la ville à travers les contacts qu'aurait pu établir leurs parents et amis que pourront venir des transformations.⁴⁵ Ce rôle, les absents l'acceptent volontiers et rien n'est plus valorisé surtout en Epire que d'être bienfaiteur dans son village.⁴⁶ Par le soutien financier qu'ils apportent ils conservent ainsi un droit de regard sur certaines déci-

43. La charge de Président—surtout en l'absence de Secrétaire— suppose une certaine connaissance des mécanismes administratifs, la capacité de rédiger des actes, des lettres etc... Peu de villageois y sont aptes.

44. Ainsi aux élections législatives de nov. 1974, il y a eu 217 votants au village dont un peu plus de 10% (24) étaient résidents à Athènes.

45. Les problèmes liés à l'achèvement des travaux d'adduction d'eau mettent bien en évidence cette situation d'impuissance à faire aboutir les revendications locales sans l'appui des parents absents.

46. Les Epirotes se sont toujours beaucoup attachés à faire quelque chose, des constructions en général, dans leur village natal ou même à Athènes. Ainsi la très imposante école d'Ano Ravenia a été construite à la fin du XIX^e siècle grâce à un bienfaiteur originaire du village, résident en Roumanie.

38. Cf. tableau XI.

39. Il s'agit en général de deux frères qui s'associent et peuvent ainsi s'alterner auprès des troupeaux.

40. Une solution intermédiaire consiste pour ceux qui ne sont pas trop âgés, à élever des agneaux sevrés à l'intérieur des étables pour les vendre au bout d'une année environ.

41. En 1978, sur 66 foyers, 44 (les 2/3) perçoivent une pension ou une retraite et 33 (la moitié) ne vivent que de cela.

42. Souvent à leur retour d'Allemagne avec les sommes économisées sur leur salaire.

sions et on les écoute. Le registre d'Etat Civil, empreinte écrite, rend bien compte de ce cotoiement des habitants vivants et présents non seulement avec les morts,⁴⁷ mais avec des vivants absents temporairement ou définitivement. Et l'on retrouve sur le registre ce que l'on avait constaté dans l'espace bâti, le vivant/l'habité, l'absent/l'inoccupé, le mort ou dispara/la ruine.

Les conversations quotidiennes des hommes au café et des femmes à la maison ou au détour des ruelles, portent principalement sur la vie des autres, de ces autres lointains. Les hommes quand ils ne parlent pas politique, évoquent inlassablement les modes de vie citadins et étrangers à travers ce que les migrants ont pu écrire ou raconter lors de leur séjour auquel s'ajoutent leurs propres désirs et rêves. Ainsi la façon dont l'argent y circule exerce une sorte de fascination. Comme dans la plupart des pays en voie de développement il n'y a pas de commune mesure entre le niveau de vie rural et urbain,⁴⁸ les deux s'entrechoquent. On parle de 5, 10, 50 drachmes lorsqu'il s'agit des petits achats quotidiens villageois, mais on parle en milliers et dizaines de milliers de drachmes lorsqu'il est question d'acquérir certains biens de consommation, d'investir en ville ou d'évoquer les salaires et revenus des citadins.

La puissance présumée de l'Ailleurs est écrasante. L'argent n'est pas seul évoqué. Le mode de vie quotidien, le confort, l'eau courante chaude et froide, la propreté des carrelages et le modernisme des maisons sont autant de motifs à justifier le caractère séduisant du modèle urbain. Mais au travers de tout cela, on cherche cependant à défendre sa spécificité et la ville est critiquée pour son bruit, sa pollution, sa chaleur étouffante en été, son manque d'eau, le prix de l'alimentation et son manque de fraîcheur ou de saveur.

Ainsi esprits et langues balancent entre l'Ici dont il faut bien défendre la présence face à un Ailleurs envahissant et dominant. Les relations familiales vécues dans la dispersion ont été elles aussi profondément affectées. L'aire matrimoniale s'est élargie. Si jusqu'à la fin du premier quart du XX^e siècle la plupart des couples se constituaient au sein même du village, cette stratégie devint minoritaire à partir des années 30 et la dépopulation oblige plus fréquemment les jeunes raveniotes à chercher leur épouse dans les villages voisins. A partir des années 50, avec l'installation des nomades, on voit un plus grand nombre de couples venus d'ailleurs. Et maintenant, le mariage aussi bien pour les hommes que pour les femmes signifie un départ. L'homme le plus souvent déjà parti au moment

de son mariage trouve sa future épouse dans son nouveau lieu de résidence;⁴⁹ quant à la jeune fille il n'est pas rare qu'un citadin, ami d'un raveniote vienne la chercher au village même. Se marier pour aller s'installer loin—en ville ou à l'étranger—est devenu le sort le plus enviable.

Le réseau des alliances matrimoniales s'est ainsi étendu dans l'espace, les seuls critères d'un bon mariage étant désormais le statut social et surtout économique des conjoints (un bon métier, une dot conséquente). Le qualitatif si distinctif, voire discriminatoire, d'ἑσώγαμβρος, gendre venu s'installer chez ses beaux parents, perd de sa pertinence dans la mesure où l'installation d'un jeune couple au village se fait de plus en plus rare. Plus simplement la jeune fille quittera le village pour suivre son mari là où il a trouvé un moyen d'existence. Ce lieu n'a plus de rapport avec les racines familiales personnelles de son mari, se situant plutôt à Athènes, en Allemagne ou aux Etats-Unis.

Ainsi des familles apparentées à Ano Ravenia se sont constituées partout comme les abeilles formant de nouveaux essaims. Si les plus âgés se souviennent de frères et soeurs partis au loin, les descendants des branches de l'Ici et de l'Ailleurs ignorent bien souvent jusqu'à leurs noms et à leur existence après deux ou trois générations.

Le village, cependant, ne se contente pas de se souvenir. Il communique et tente de garder un contact avec la famille dispersée, dont on reçoit lettres et photographies. L'album de photos familial comme le registre d'Etat Civil fait apparaître le cotoiement de l'Autrefois et de l'Ailleurs avec l'Ici/Maintenant. Il semble que ce soit la distance qui donne à la photographie son plus grand intérêt. Distance dans le temps, distance dans l'Espace et ainsi l'album témoigne des morts et des vivants absents. Les images les plus appréciées sont celles qui rassemblent un bref instant les parents, les clichés pris à l'occasion des retrouvailles. L'album montre aussi le passage du temps et l'évolution des moeurs familiales. Aux photos traditionnelles formelles quelque peu jaunies, les couples lors de leurs noces, les familles entières etc... se substituent peu à peu de petites photographies en couleurs prises en Allemagne ou aux Etats-Unis dans des brasseries. On est entre amis et les femmes lèvent leur verre de bière, geste inconnu pour elles au village. On n'a pas la force de s'opposer à la nouveauté, au modernisme, à l'évolution des moeurs qui sont maintenant intégrées à la vie de ceux qui se sont éloignés. On n'approuve pas, au village, mais on ne se sent pas les plus forts. Les femmes qui reviennent en visite se comportent différemment et ne sont pas bien

47. Ce qui est le cas sur tous les registres.

48. Ainsi la retraite agricole est de 800 drachmes tandis qu'une retraite urbaine moyenne se situe entre 3 et 5.000 drachmes. Or la voiture la moins chère coûte 150.000 drachmes et si bien entendu tous les athéniens n'en possèdent pas, il en vient cependant une bonne trentaine au moment des fêtes.

49. Il s'agit le plus souvent d'une Epirote originaire de la même région. Les mariages se concluant le plus souvent par l'entremise d'un intermédiaire, il n'est pas rare qu'un villageois installé en Amérique du Nord trouve comme épouse une jeune fille originaire d'un village voisin d'Ano Ravenia.

vues, on les critique mais on ne peut les frapper d'exclusion. Le village tente de garder la tradition mais en percevant bien qu'il s'agit là d'un combat d'arrière garde. L'Ailleurs avec sa puissance, sa dynamique et son argent fait fi de ces molles résistances et ne se contente pas de proposer au loin un autre modèle de vie, il l'introduit ici même. Le village lui, n'a rien à opposer car se vidant de sa population active, il a perdu sa richesse, sa puissance, sa substance.

Parler des parents absents, décrire leur vie, attendre leur visite, là est vraiment l'essentiel de la vie. Ainsi les fêtes parce qu'elles voient le retour provisoire des proches sont des moments d'une grande densité. On en parle avant, on prépare les maisons, on attend, on accueille ceux que l'on appelle déjà «étrangers», on reçoit leurs cadeaux (des vêtements, des aliments, des douceurs, des instruments utiles modernes) puis on les comble également de produits du crû (viande, oeufs, herbes sauvages, fromage) et ils repartent, les voitures chargées des dernières richesses villageoises. Après leur départ, on se rassure en parlant de calme retrouvé, de remise en ordre de la maison, mais on est triste et très vite l'attente recommence.

Après Pâques, quand les dernières voitures s'effacent au tournant de la route, on pense déjà à la fête patronale du 20 mai, puis la fête s'achève dans l'espoir des retours de l'été, après lesquels il ne reste plus qu'à attendre les rares visites de Noël. Ceux dont les enfants sont trop loin pour venir à chacune de ces occasions, se sentent particulièrement solitaires et malheureux pendant ces jours où les retrouvailles sont le centre de la vie villageoise.

Au delà des fêtes, ce que cherche Ano Ravenia c'est à faire revivre le village d'autrefois où les générations se succédaient sans cesser de se cotoyer quotidiennement.

Si l'on guette et l'on attend avec impatience l'arrivée de nouveaux éléments de confort—le téléphone, l'eau—ce n'est pas pour les avantages que l'on en espère pour soi-même. Certes, nul ne peut nier que l'eau facilite la vie, permette de faire pousser légumes et fleurs, et rend les tâches ménagères moins pénibles, néanmoins tout le monde sait que l'eau à elle seule ne peut enrayer le processus de régression économique dans lequel est engagé le village depuis plusieurs décennies. Pourtant tous sans exception⁵⁰ considèrent l'adduction de l'eau comme essentielle dans la mesure où elle permettrait de rapprocher les citadins du village. Ceux-ci, en effet, songent à aménager d'anciennes maisons familiales, à en construire de neuves sur des terrains appartenant à leur famille, ou même à acquérir de nouveaux terrains,⁵¹ mais la présence de l'eau est une

50. Même ceux qui disposant d'une citerne privée ne prévoient pas d'engager les frais nécessaires au raccordement de leur maison.

condition indispensable à la réalisation de ces projets.

L'eau, c'est alors pour les Raveniotes la perspective de voir revenir les retraités, et les parents citadins en résidents secondaires.

Le fonctionnement du téléphone, installé dans la moitié des foyers au printemps 1979, montre déjà comment un aménagement trouve sa plus grande importance dans le rapprochement qu'il permet avec les absents. Si certains en effet l'utilisent en riant à l'intérieur même du village, c'est d'Allemagne, du Canada, d'Athènes ou Salonique que viennent les appels essentiels de ceux qui, éloignés, apprécient particulièrement ce moyen de maintenir, entre leurs visites, un lien avec leur famille.

Ainsi les villageois voient de plus en plus leur vie, leur avenir à travers le regard des citadins et les changements prennent place mûs par les désirs et les besoins des absents.⁵²

De même, si l'espoir des villageois de voir revenir les citadins—au moins pour des séjours temporaires—risque de se réaliser, c'est parce qu'il rencontre une résurgence—relativement récente—du souci d'enracinement chez ceux-ci. Ce sont les mêmes, qui, partis depuis vingt ou vingt-cinq ans après avoir vendu leur maison, se contentant de venir passer quelques jours chez des parents, cherchent⁵³ maintenant à établir une résidence secondaire pouvant éventuellement les accueillir au moment de leur retraite.⁵⁴

Citadins en mal d'enracinement, villageois à la recherche du temps perdu, vont ainsi se rencontrer pour faire naître un village dont nul ne peut encore prévoir ni la structure, ni la quotidienneté mais dont on sait déjà qu'il ne sera ni le village d'autrefois, où relations économiques et sociales se confondaient, ni le village actuel profondément marqué par la seule désertion: ce sera un village «autre».

51. Une vingtaine de demandes de terrains à bâtir auraient été déposées auprès de la municipalité.

52. Le niveau économique et l'âge de ces derniers leur permettent de prendre plus d'initiatives.

53. En relation au moins partielle avec l'élévation du niveau de vie urbain et le développement de l'automobile.

54. Le besoin d'une résidence secondaire campagnarde est commun à un grand nombre de citadins dans le monde. On la choisit généralement à proximité de la ville où l'on travaille, ou bien dans un lieu de villégiature, au bord de la mer par exemple. Construire sa maison de repli à Ano Ravenia c'est autre chose, c'est privilégier par dessus tout les liens d'appartenance familiale et culturelle. Ce souci des Raveniotes de ne couper à aucun prix leurs racines familiales pourrait-il n'être qu'une expression particulière d'une préoccupation plus généralement répandue dans la société hellénique, celle de maintenir un lien quasi symbiotique tout au long de la vie entre ascendants, descendants et collatéraux?

Le village d'origine serait alors le lieu privilégié où vivre et conserver cette relation.

TABLEAU I. Evolution de la population d'Ano Ravenia

Années	Statistiques officielles ^(a)						Relevé personnel précis		
	1920	1928	1940	1952	1961	1971	1974	1976	1978
Nombre d'habitants*	447	454	397	259	374	274	230	200	171

a. Les statistiques officielles ne sont qu'indicatives et généralement un peu surestimées. C'est en effet le critère de domiciliation qui est retenu et non celui de présence effective au village.

* Aux dires d'informateurs, vers 1908 le village comptait environ 400 habitants et selon le l'op., actuellement à la retraite, en 1841 lors de la construction de la deuxième église, celle d'en haut, Aghios Nikolaos, le village comptait près de 800 habitants. Ce serait cette pression démographique qui aurait justifié la construction d'une deuxième église.

TABLEAU II. Répartition de la population par groupe, sexe et âge -1974
(chiffres absolus)

Age	Sexe	Autochtones		Valaques		Saracatsans		Gitans		
		H	F	H	F	H	F	H	F	
- de 21 ans		10	10	13	15	12	8	—	—	68
de 21 à 45		12	6	13	16	5	5	—	—	57
de 46 à 65		15	18	10	13	5	4	—	—	65
+ de 65 ans		13	15	4	4	—	3	—	1	40
Total		50	49	40	48	22	20	—	1	230
TOTAL			99		88		42		1	230

TABLEAU III. Répartition de la population par groupe, sexe et âge -1978
(chiffres absolus)

Age	Sexe	Autochtones		Valaques		Saracatsans		Gitans		
		H	F	H	F	H	F	—	—	
- de 21 ans		7	6	7	5	2	3	—	—	30
de 21 à 45		7	11	4	5	1	2	—	—	30
de 46 à 65		14	16	12	12	4	3	—	—	61
+ de 65 ans		18	20	4	7	—	1	—	—	50
Total		46	53	27	29	7	9	—	—	171
TOTAL			99		56		16		—	171

TABLEAU IV. Répartition comparée de la population par groupe entre 1974 et 1978
(sans différenciation par sexe)

Année de recensement	Autochtones		Valaques			Saracatsans (+Gitans)			Population totale							
	1974	1978	1974	1978	%	1974	1978	%	1974	1978	%					
de 21 ans	20	20	13	13	28	32	12	21	20	47	5	31	68	30	30	17,5
de 21 à 45 ans	18	18	18	18	29	33	9	16	10	23	3	19	57	25	30	17,5
de 46 à 65 ans	33	33	30	30	23	26	24	43	9	21	7	44	65	28	61	36
+ de 65 ans	28	28	38	38	8	9	11	20	4	9	1	6	40	17	50	29
Total	99	100	99	100	88	100	56	100	43	100	16	100	230	100	171	100
TOTAL	99	43	99	58	88	38	56	33	43	19	16	9	230	100	171	100

TABLEAU V. Répartition des habitants par foyer

Nombre de personnes par foyer	Nombre de foyers	
	1975	1978
1 personne	8	13
2	30	28
3	11	11
4	6	7
5	5	3
6	4	3
7	1	—
8	1	1
12	2	—
15	1	—
TOTAL	69 foyers	66 foyers

TABLEAU VI. Céréales

Céréales	Années	Surface en stremmata			Production en kgs			
		1961	1973	1975	1977	1973	1975	1977
Blé	272	15	11	5	21 000	2 250	1 200	750
Orge	115	20	20	15	13 000	2 000	2 000	1 500
Avoine	201	105	55	30	20 000	8 500	6 000	4 500
Seigle	65	15	7	4	4 500	1 500	600	400
Maïs	3	8	3	—	375	800	300	—
Total Céréales	676	163	96	54	46 005	15 050	4 700	7 150

TABLEAU VII. Evolution de l'utilisation de la terre

Années	Surface en stremmata			
	1961	1973	1975	1977
Nature des terres				
Terres potagères	5	21	22	2
Terres arables (a)	1 168	820	745	504
Vignes	250	50	50	35
Terres en jachère (b)	541	1 073	1 155	1 430
Total surface agricole	1964	1964	1972	1971

a) Par terres arables on entend des terres cultivées régulièrement et dont la production peut être chiffrée.

b) Par terres en jachère, il faut entendre des terres utilisées en pâture.

TABLEAU VIII. Arboriculture*

Années	1961	1973	1975	1977
Production totale de fruits en kgs	15 710	21 600	3 800	10 150

* Le verger comporte des arbres divers: poiriers, pommiers, pêchers, cerisiers, cognassiers, figuiers, pruniers (prunes), pruniers (pruneaux), amandiers, noyers, châtaigniers, mûriers, grenadiers. Le nombre d'arbres fruitiers a plutôt augmenté passant de 918 en 1961 à 1055 en 1977.

La production présente une courbe accusant une forte amplitude, tant il est vrai que pour les fruits les conditions climatiques sont déterminantes. La plupart des variétés sont stables ou en diminution. Les noyers avec 1600 kgs annuels se maintiennent bien, de même que les mûriers avec 1000 kgs annuels.

TABLEAU IX. Vigne

Vigne	Années	Surface totale en stremmata			
		1961	1973	1975	1977
Produits de la vigne (en kgs)					
Raisin (fruit)	6 000	2 000	1 000	—	
Raisin (pr vin)	38 000	20 000	7 000	—	
Mou (du raisin)	10 000	10 000	3 000	—	

TABLEAU X. Animaux d'élevage

Animaux de trait et bovins	Années	Animaux de trait et bovins			
		1961	1973	1975	1977
Anes et anesses	54	42	42	37	
Chevaux et juments	56	26	13	11	
Mulets	13	3	3	3	
Vaches	36	30	13	9	
TOTAL	159	101	71	60	

TABLEAU XI. Répartition ethnique du bétail: 1979
ovins

-----	Nbre de têtes	de 5 à	50 à	100 à	150 à	300 à	-----
Groupe ethnique		50	100	150	300	400	+ de 400
Autochtones	7			1	1		
Valaques	3		2	1	2		
Saracatsans	1			1	1		1

TABLEAU XII. Répartition ethnique du bétail: 1979
caprins

-----	Nbre de têtes	0 à 10	10 à 20	20 à 50	50 à 100	100a200	-----
Groupe ethnique						(inclus)	
Autochtones		9	5	4		1	
Valaques		4	6	1	1		
Saracatsans		1	1			1	

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE

- Allen, Peter Sutton
Social and economic change in a depopulated community in Southern Greece, Brown University, Ph. D. 1974, Anthropology.
- Amin, Samir
Le développement du capitalisme en Côte d'Ivoire. Editions de Minuit, Paris, 1967.
- Andromedas, John Nicholas
The inner community type: a study of the local community's changing articulation with society, Columbia University, Ph. D. 1962, Anthropology.
- Aschenbrenner, Stanley E.
A study of ritual sponsorship in a Greek village, University of Minnesota, Ph. D. 1971, Anthropology.
- Boulay, Juliet du
Portrait of a Greek mountain village, Clarendon Press, Oxford, 1974.
- Campbell, J.K.
Honour, Family and Patronage, Clarendon Press, Oxford, 1964.
- Dimen, Muriel and Friedl, Ernestine, editors, *Regional variation in modern Greece and Cyprus: towards a perspective on the ethnography of Greece*.
- Dimitras, Elie
Enquêtes sociologiques sur les émigrants grecs, 3 volumes, Centre National de Recherches Sociales, Athènes 1971.
- Kavadias, G.B.
Pasteurs nomades méditerranéens: Les Saracatsans de Grèce, Gauthier Villars, Paris, 1965.
- Kaysers, B., Pechoux, P.Y., Sivignon, M.
Exode rural et attraction urbaine en Grèce, Centre National de Recherches Sociales, Athènes, 1971.
- Mouzélis, Nicos P.
Modern Greece, Facets of underdevelopment, Mac Milan Press Ltd, London and Basingstoke, 1978.
- Piault, Colette
« Famille et économie à Ano Ravenia, Rapport d'activité », *The Greek Review of Social Research*, 24, p. 306-310, Athènes, 1975.
- Sandis, Eva E.
Refugees and economic migrants in Greater Athens, Centre National de Recherches Sociales, Athènes, 1973.
- Schein, Muriel Dimen
Change and continuity in a Greek mountain village, Columbia University, Ph. D., 1970, Anthropology.
- Vergopoulos, Kostas
« Le capitalisme déformé et la nouvelle question agraire. L'exemple de la Grèce moderne ». Présentation de Samir Amin. *François Maspéro. Economie et Socialisme* 33, Paris, 1977.
- Wace, Alan & Thompson, Maurice
The Nomads of the Balkans, London: Methuen & Co Ltd., New York: Biblo and Tannen, 1972.
- Λαμπρίδης Ίωάννης,
« Ηπειρωτικά αγαθοεργήματα », *Ζαγοριακά*, 1870, (σ. 18), Έταιρεία Ήπειρωτικών Μελετών, Ίωάννινα, 1971.
- Νικολινάκος Μάριος (Επιμελεία)
Οικονομική ανάπτυξη και μετανάστευση στην Ελλάδα, Καλβος, Αθήνα, 1974.
- Παπαδημητρίου Έλλη
Παλιές φωτογραφίες, Ήπειρος - Μακεδονία, Αθήνα, 1977.
- Τσολάκης Χαρίλαος Κ.
Τά Άνω Ραβένια, Αθήνα, 1969.